

Speech by Mr Alain Dejammet, Ambassador of France to the UN (1995-1999)

Transcription du discours de S.E. M. Alain Dejammet, Ambassadeur de France,
à l'occasion de la soirée d'hommage à Dag Hammarskjöld

15 décembre 2011, Maison de l'UNESCO

Aristocrate de l'esprit, Dag Hammarskjöld était poète, maître du Haïku, cet art japonais du poème en trois lignes, dix-sept syllabes. En voici un, de sa plume, assez ambigu sinon cynique et qui, je l'espère, daté de 1959, n'était pas prémonitoire : « He gave his life / for the happiness of others / but wished them evil. »

Parler de Dag Hammarskjöld, c'est donc une invitation à la brièveté (aimablement rappelée par nos hôtes).

Quelques mots donc, alors que sa vie, si dense, si généreuse, suggérerait le témoignage riche que nous apporteront ce soir, heureusement, nos amis suédois.

Mais d'abord un visage : celui qui frappe tout visiteur des Nations Unies à New York. Tous les Secrétaires généraux depuis Trygve Lie ont leurs portraits accrochés aux murs du hall d'entrée du Secrétariat. Mais le tableau qui reste gravé dans la mémoire, c'est celui de cet homme mince aux yeux bleus, costume bleu sur fond bleu, couleur des Nations Unies : Dag Hammarskjöld. Tout se passe comme si, par un réflexe spontané, les esprits accordent naturellement le souvenir de ce diplomate suédois à l'image des Nations Unies.

Un rappel historique ensuite, quoique malheureux, car la brièveté ne doit pas exclure l'honnêteté. Les relations de la France du Général de Gaulle avec le Secrétaire général de l'ONU ne furent pas les meilleures. On se souvient de l'épisode de la crise de Bizerte, Dag Hammarskjöld empêché de mener sa tentative de médiation.

C'est sans doute pourquoi Alexis Léger, grand poète, grand diplomate français mais de l'avant-guerre, craignant sans doute le silence de la France, au lendemain du 18 septembre 1961, adressa les lignes suivantes au Roi Gustave de Suède : « Pour ceux qui ont connu l'homme et partagé son amitié, Dag Hammarskjöld demeure une des figures les plus chevaleresques car il était la noblesse même, le courage et l'honneur, était tout exigence envers soi-même et tout esprit de sacrifice, au service d'une grande cause qui nous intéresse tous. Il en aura été le héros et le martyr ».

Tout est dit et Saint-John Perse avait raison, je pense, par cet éloge venu du cœur, de tenter de racheter la froideur supposée des autorités de son pays, quoique celles-ci, à Paris comme à New York, prononcèrent l'hommage qui s'imposait. Mais la distance maintenue entre le Secrétaire général des Nations Unies et la France ne tenait pas aux hommes. Ce n'était la nature ni du Général de Gaulle ni de Dag Hammarskjöld qui d'ailleurs se rencontrèrent à Paris comme à New York. Cette distance venait de la logique même des causes et des entreprises que l'un et l'autre servaient. Jusqu'en 1962 – indépendance de l'Algérie – ces logiques s'opposaient. Elles se rejoignirent ensuite. Trop tard. Dag Hammarskjöld était mort.

Pour de Gaulle, c'était la vaste et courageuse entreprise de la décolonisation. Le Général n'ignorait pas les appels venus de l'ONU – ses écrits l'attestent. Mais il tenait à mener cette politique en toute indépendance, dans le strict respect de la souveraineté de son pays.

Dag Hammarskjöld était dans une autre logique. Celle de l'action indispensable des Nations Unies pour, conformément à la Charte : maintenir la paix, assurer le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, promouvoir le respect des droits de l'homme.

Mais cette logique, et c'est le mérite exceptionnel de Dag Hammarskjöld, c'est lui qui le premier, avec plus de vigueur que Trygve Lie, sans comparaison possible avec ses prédécesseurs de la Société des Nations Unies, l'a fait passer dans ses actes.

Alors que la guerre froide paralysait le Conseil de Sécurité, il avait l'audace d'innover, en tirant tout le parti possible des articles 98 et 99 de la Charte qui donnent au Secrétaire général pouvoir politique d'agir : médiation avec la classe populaire pour, sous le regard soupçonneux de Washington, arracher la libération des aviateurs américains. Mise en train, en quelques jours, sur une idée partagée avec le Canada, de la première opération de maintien de la paix qui accompagne en 1956 le retrait des forces anglo-franco-israéliennes du Canal de Suez. Bons offices au Liban en 1958. Invention en 1960 d'une nouvelle opération de paix qui, dotée en 1961 de la capacité d'utiliser la force, ramène le calme au Congo.

Puissance, imagination, détermination répondent à une vision politique ambitieuse. Mais ces atouts ne l'auraient pas emporté si Dag Hammarskjöld n'avait pas mis à leur service la plus belle des qualités : l'indépendance. Celle-ci est prescrite par la Charte, Art. 100.

Dag Hammarskjöld en fit preuve très tôt en protégeant les fonctionnaires américains de l'ONU contre les attaques du Maccarthysme. Il affirma cette vertu durant toute sa carrière. Il inspira ses successeurs : U Thant face à la guerre du Viet Nam ; Perez de Cuellar implorant les 5 membres permanents du Conseil de sécurité d'imposer l'arrêt des combats entre l'Irak et l'Iran ; Boutros Ghali menant à bien avec Hans Corell la négociation d'un mémorandum sur l'application de la résolution « pétrole contre nourriture » ; Koffi Annan s'envolant pour Bagdad.

Indépendance. C'est là, en fin de compte, la vertu cardinale de l'homme de paix. Trait de caractère qui ne déplait pas aux Français. Il est bon que celui qui propose, au printemps 1953, le premier, l'élection de Dag Hammarskjöld à la tête de Secrétaire général fût le Représentant de la France aux Nations Unies. Ce geste est l'honneur de notre pays.